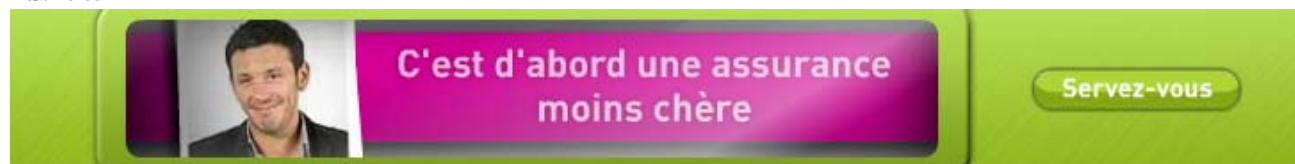


Publicité



Traverses

Idées, rencontres, lieux — des réflexions du philosophe Yves Michaud.

20/11/2008

Un suicide dans les règles (5): sur la sollicitude des philosophes et la sollicitude heideggerienne en particulier

Il est beaucoup question en France depuis quelques années de l'éthique de la sollicitude. C'est ainsi que l'on traduit le terme anglais *care* qui veut dire "soin", surtout dans l'expression "prendre soin de" (*take care of*).

Cette éthique du *care* est apparue au début des années 1980 à partir de la réflexion féministe. Elle s'oppose aux conceptions formalistes ou prescriptivistes de l'éthique.

Certaines philosophes féministes ont voulu à l'époque faire entendre une voix différente (Carol Gilligan, *In a Different Voice*, 1982, traduit en français sous le titre *Une voix différente. pour une éthique du care*), une voix qui ne serait pas celle des mâles et des maîtres, mais celle de l'attention aux êtres et aux choses à partir de la position féminine spécifique, celle du "soin".

Ce que beaucoup de philosophes qui s'intéressent en France à l'éthique de la sollicitude ne savent pas ou ne veulent pas savoir, tout pressés qu'ils sont d'importer avec vingt ans de retard un produit américain chic et exotique, c'est qu'une approche casuistique, respectueuse des personnes et de leurs différences, très proche de l'éthique de la sollicitude, a été largement anticipée en France par le personnelisme, qu'il fût chrétien ou protestant, celui de Mounier, Lacroix ou Vialatoux, et plus tard Ricoeur. La grandeur de ces philosophes fut, cela vaut quand même la peine d'être signalé, d'être les premiers à dénoncer la torture en Algérie, avant-même le général de la Bollardièrre et les intellectuels de gauche (le livre *La répression et la torture* de Joseph Vialatoux date de 1957).

Je commence par cette mise au point sur l'éthique de la sollicitude pour deux raisons.

L'une de fond, l'autre polémique.

La raison de fond est qu'il me semble que, de manière exemplaire, dans l'affaire Lorne, comme dans beaucoup de cas de traitement administratif ou managérial des personnes, on n'a pas fait preuve de beaucoup de sollicitude.

Je reviens une dernière fois sur les faits qui sont à l'origine (je ne dis pas la cause) de ce drame et notamment le fonctionnement de la fameuse commission qui refusa la titularisation de madame Lorne.

Commençons par les absents de la commission.

Beaucoup d'entre eux aujourd'hui protestent, – mais ils auraient du être là!

Si cette commission s'est réunie sous la forme croupion de deux membres le 13 juin, c'est qu'ils n'étaient pas venus. Ils auraient pu au moins se préoccuper des enjeux de la réunion avant de décider de ne pas venir. Ils auraient du ensuite s'enquérir des résultats du vote des deux présents, même s'ils faisaient toute confiance à leurs deux consciencieux collègues.

Venons-en aux deux décideurs animés du "souci" de la chose publique, puisqu'ils se dévouent pour faire marcher l'institution.

Encore une fois, ils ont le droit pour eux – à supposer quand même que tout ait été fait dans les règles, en particulier en matière de délais de convocation, de diligence pour contacter les membres, et surtout de contact des suppléants si les titulaires se récusaient.

Pour autant leur conduite est moralement condamnable.

Pas seulement parce qu'ils n'ont pas agi avec prudence en ne se posant pas la question des conséquences éventuelles de leur décision (voir mon [billet n°4](#)), mais aussi parce qu'ils ont manqué de sollicitude.

Cette commission avait tout à fait le droit en l'état actuel de la réglementation de ne pas titulariser madame Lorne.

J'ai moi-même dit que je ne suis pas forcément opposé à l'idée même de stage, voire à des refus de titularisation pour raisons graves.

Sauf que pour une décision d'une telle gravité justement (fût-ce seulement de prolonger le stage d'un an, ce qui avait au moins une implication en termes de retraite: madame Lorne avait 39 ans), deux personnes et seulement deux personnes, aussi compétentes, aussi incontestables, aussi éclairées, aussi désintéressées, aussi de bonne foi, aussi non caractérielles, aussi au-dessus de tout soupçon fussent-elles, ne peuvent suffire, même si elles siègent de manière tout ce qu'il a de plus régulier.

Le président de la commission aurait dû convoquer une nouvelle réunion et avertir les membres de l'importance extrême de leur présence. Il n'y était pas obligé - mais moralement il aurait dû le faire et aucun règlement ne l'en empêchait.

On me rétorquera que l'administration, le monstre froid de l'administration, le pressait parce qu'il fallait "envoyer les résultats au ministère".

Belle excuse, on ne peut plus rituelle, on ne peut plus hypocrite! L'urgence administrative a bon dos quand on sait avec quelle désinvolture les services administratifs aussi bien du ministère que des universités demandent le 29 du mois une réponse pour le 30 à des documents arrivés le 28.

Même l'argument du coût d'une réunion supplémentaire de la commission (il faut payer les déplacements des membres extérieurs!) ne tiendrait pas, si on osait l'avancer: la plupart des membres n'étant pas venus aux premières réunions, le budget des frais de déplacements n'avait pas été entamé.

Finalement, il y aura eu au moins une chose positive: ce suicide n'aura pas coûté cher à l'université de Bretagne occidentale.

J'ajoute une chose tout aussi grave.

S'il est vrai que le grief majeur fait à madame Lorne fut de ne pas résider à Brest, il faut vraiment ne pas manquer d'air, avoir une absolue mauvaise foi, ou tout simplement être dépourvu de toute capacité de raisonnement logique pour refuser la titularisation à une personne dont on ne peut logiquement exiger qu'elle réside sur place... qu'une fois titularisée. On a parfois le sentiment que la logique a disparu de beaucoup d'esprits, en tout cas en Bretagne occidentale...

Le président de la commission aurait dû aussi s'assurer que la personne concernée était bien mise au courant de son sort et des recours qu'elle avait. Il n'en avait aucune obligation, je sais. Madame Lorne devait, comme tout bon Français, connaître ses droits - mais cela vous fait une belle jambe de connaître vos droits tant que vous ne connaissez pas votre sort. On rapporte (j'attends qu'on me détrompe) que le président de la commission en question eut l'occasion de croiser madame Lorne avant les vacances et ne lui dit rien. Belle confiance dans le courrier - à moins que la force d'âme ne lui ait fait autant défaut que la sollicitude.

Je ne sais pas ce qu'il en est de ces deux hypothèses, mais en termes de comportement respectueux des personnes, le président aurait dû la prévenir. Ce que nous nommons éthique ou morale n'est rien de très compliqué: cela a à voir avec la dimension du respect des personnes et de la dignité de soi. Quand nous mettons en cause quelqu'un moralement, comme je le fais à propos du président de cette commission, c'est pour un manquement à ce respect et à cette dignité.

Ma condamnation morale ne s'autorise, je l'avoue, que de moi, mais je ne suis sûrement pas le seul à penser que l'on peut et doit faire preuve d'un peu de respect des personnes et avoir un comportement honnête (*fair*), y compris dans ses activités professionnelles, et encore plus quand elles touchent à l'éducation.

Tout ce que je dis vaut bien sûr aussi du président de l'université de Bretagne occidentale. Je ne vais pas refaire le raisonnement.

Ceci m'amène à ma deuxième et ultime remarque, la remarque polémique.

Je ne connais pas le deuxième participant de la réunion. Je doute qu'il (ou elle) ait eu les moyens de s'opposer au président de la commission. Dans les universités, la hiérarchie et la déférence comptent beaucoup, même si tout le monde vous expliquera le contraire. Elles comptent de manière subreptice, surtout dans la façon dont certains tournent la conscience de leur position plus ou moins subalterne en un mélange de modestie et de discrétion.

Je ne citerai pas le nom du président.

Parce qu'il m'intéresse uniquement comme type, au sens où Nietzsche a décrit dans la *Généalogie de la morale* les types de l'homme du ressentiment et du prêtre ascétique.

Première ironie, que je ne parviens pas à qualifier (je ne vais quand même pas dire "macabre"), ce président était, au 6 mars 2008, selon le ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche, le directeur de ce qu'il est convenu d'appeler une Jeune équipe de recherche intitulée, tenez-vous bien!, Ethique, professionnalisme et santé. Je conseille aux DRH qui ont sur les bras un train de licenciements douloureux de commander une étude d'accompagnement (pardon, un programme de sollicitude!) à cette équipe. Cela pourra aussi enrichir le poste "valorisation de la recherche" du bilan de l'Université de Bretagne occidentale...

Une notice de Wikipedia est consacrée à ce philosophe. Elle paraît avoir été rédigée par un proche, ou en tout cas par

quelqu'un qui le connaît très bien, et semble donc fiable.

Selon cette notice, il s'agit d'un philosophe germaniste et traducteur, qui s'occupe, entre autres, de Heidegger...

Aie! Il ne manquait plus que cela.

Qu'on se rassure, je ne prendrai pas parti dans les querelles féroces entre partisans et adversaires de Heidegger.

Heidegger est un philosophe intéressant, pas quand même au point qu'on lui doive un culte.

Son pathos pompeux et son allemand rustique, souvent mal lus et surtraduits par des traducteurs qui prennent leurs difficultés avec l'allemand pour de la profondeur, ont fait beaucoup pour exagérer sa renommée.

Heidegger eut certainement des complaisances pour le pouvoir nazi. Jusqu'à quel point et jusqu'à quel moment, c'est là le sujet d'affrontements violents entre les "fédieristes" et ceux qui, comme Emmanuel Faye, estiment que Heidegger fut substantiellement, essentiellement nazi, y compris donc dans sa philosophie. Ceux que la querelle intéresse trouveront sur Daily Motion la vidéo d'un débat de [Public Sénat](#) transpirant la haine, ou pourront lire sur le blog de Laurence Hansen-Love [sa transcription](#).

Qu'on n'aille pas, de grâce, suggérer que le fait que Heidegger ait couché avec son étudiante juive Hannah Arendt lui confère a posteriori une sorte de certificat de non-antisémitisme. On connaît ces antisémites qui ont "même des amis juifs" – pourquoi pas "même des amantes juives"?

De toute manière, sûrement beau parleur mais pas franchement élégant, Heidegger couchait avec beaucoup d'admiratrices, à qui il envoyait sans état d'âme la même lettre d'amour lourdement stéréotypée. Je n'invente rien. La femme du grand homme a noté au dos d'une de ses lettres d'amour la mention édifiante "prototype de toutes les lettres qu'il a adressées à ses amantes". Au passage, pour ceux qui voudraient se faire une idée du baratin sentimental de Heidegger, je leur conseille de jeter un oeil – un oeil seulement – au recueil [Ma chère petite âme : Lettres de Martin Heidegger à sa femme Elfride 1915-1970](#). Comme on dit à Lyon, cela vaut son pesant de grattons.

Revenons à notre philosophe-président.

Sa notice dans Wikipedia suggère qu'il se situe parmi ceux qui défendent l'innocence au moins relative de Heidegger et parmi les adversaires d'Emmanuel Faye, bizarrement nommé dans cette notice à travers son père "fils de Jean-Pierre Faye"... (cette sorte de dénonciation me rend pensif, mais je laisse courir).

Soit.

Encore une fois je ne prends pas parti.

Je constate seulement que, la mode de l'éthique de la sollicitude aidant, même Heidegger trouve une nouvelle jeunesse. Dans *L'Être et le temps*, au cours de son analyse de l'Être-au monde de l'individu (pardon le *Dasein*), au paragraphe 26, Heidegger développe en effet une théorie de la sollicitude.

Belle aubaine par ces temps de course aux financements de la recherche! On va pouvoir verser le vieux vin heideggerien dans les jeunes outres de l'éthique de la sollicitude...

Le détail des analyses heideggeriennes est malheureusement plutôt inquiétant.

L'analyse de l'Être-au-monde est en effet l'analyse d'un monde inauthentique, le monde du "on". Dans ce monde, l'individu inauthentique, oublieux de l'Être, se caractérise par la *préoccupation* et la *sollicitude*.

La *préoccupation* (*das Besorgen*) désigne le rapport du *Dasein* aux choses du monde, un rapport technique et instrumental. L'individu inauthentique est un individu manipulateur et affairé.

La *sollicitude* (*die Fürsorge*) caractérise l'être-avec (*Mitsein*) du *Dasein*, sa relation aux autres.

Les premières traductions françaises traduisaient banalement (mais correctement) *Fürsorge* par "assistance", au sens d'assistance sociale ou publique, ce qui correspondait assez bien au peu d'estime que Heidegger a pour la sollicitude.

Depuis, on a changé pour le mot sollicitude: cela fait plus convenable (quitte à fausser le sens) et, argument meilleur, montre le lien avec la notion de Souci (*Sorge*) qui est la détermination fondamentale de l'individu dans son rapport authentique à l'Être.

La dite sollicitude peut, en effet, être soit inauthentique soit authentique.

Inauthentique, elle décharge autrui de son Souci – elle le déresponsabilise, dirions-nous en français normal.

Authentique, elle rend autrui à sa solitude face à son propre Souci... puisque l'individu authentique, le *Dasein* authentique, vit, au contraire, "isolé", seul devant ses propres possibilités et en particulier son être-pour-la-mort.

Je crois que j'ai présenté à peu près correctement cette pensée, même si les Heideggeriens fervents ou fanatiques m'accuseront certainement d'avoir négligé telle ou telle phrase bourrée de tirets et de pathos.

En d'autres termes, pour un Heideggerien "authentique", l'assistance à autrui ne vaut pas grand chose. Il faut laisser autrui à sa solitude devant la mort – ce qui est la vraie sollicitude.

C'est en ce point précis, on s'en sera douté, que Levinas se sépare radicalement, absolument, catégoriquement, de Heidegger.

Histoire de sourire dans une affaire sinistre, je renvoie sur ces quelques points à un roman désopilant du japonais Tsutsui Yasutaka, grand maître de la méta-fiction, *Les cours particuliers du professeur Tadano*.

Que les Brestois se rassurent, le livre de Yasutaka ne se passe pas à l'Université de Bretagne occidentale et le professeur Tadano n'y enseigne pas la philosophie allemande!

Dans ce roman, le professeur Tadano, qui a l'air de s'y connaître en jargon heideggerien authentique, paraphrase ainsi la pensée du maître: "Tenez, par exemple, quand on aide les autres, quand on couche avec eux, quand on les trahit, quand on se fait transmettre le virus du sida, tout ça, c'est de la sollicitude dans la terminologie de Heidegger", ou encore:

"L'authenticité, c'est quand l'homme fait face à sa souffrance et à sa peine, qu'il l'assume, sans chercher à lui échapper en faisant du tourisme de masse ou en se réfugiant dans la bouffe, bref, qu'il existe réellement en tant que lui-même."

Ce qui me trouble pour finir, c'est d'apprendre que le président de la commission qui refusa la titularisation de madame Lorne s'intéresse, entre autres, à "la sollicitude chez Heidegger".

Je ne sais pas ce qu'il en dit. Peut-être démolit-il l'affreux Heidegger (contrairement à ses engagements selon Wikipedia), peut-être lui trouve-t-il des excuses, peut-être en donne-t-il une interprétation féministe, que sais-je encore? Aujourd'hui tant de choses sont possibles!

En tout cas, on est moins surpris que dans cette triste affaire, dans le monde du "on" brestois, on ait manqué à ce point de sollicitude - au sens de Heidegger -, que ce soit de "sollicitude inauthentique" (assistance) ou de "sollicitude authentique" (abandon au Souci propre).

Ce qui malheureusement, dans les deux cas, laissait cet autrui à son désespoir.

Qu'on me pardonne, pour finir, mes quelques traits d'humour noir.

D'abord ils soulagent.

Ensuite j'espère bien qu'ils ne dissimulent pas mon sentiment profond: que toute cette histoire fut et demeure strictement "dégueulasse".

Ne désespérons cependant pas de l'humanité: ce terme pourra toujours faire l'objet d'une analyse existentielle à la manière heideggerienne par quelque heideggerien...

• Yves Michaud •

[Réagissez à l'article](#)

Rédigé le 20/11/2008 à 16:54 dans [Administration](#), [Ethique](#), [Heidegger](#), [Philosophie](#), [Sollicitude \(care\)](#), [Université](#) | [Lien permanent](#)

Commentaires

La question est bien de savoir, si "le souci de l'Être", dont H fait la mission du philosophe (et du seul qui le soit à ses yeux, à savoir lui-même), n'est pas une manière d'escamoter le souci des êtres autres que soi, sinon pour les abandonner à une solitude existentielle dont "seul un Dieu pourrait les sauver".

Mais cette question se double d'une autre: H. est-il philosophe au point d'argumenter, à hauteur des hommes et en les considérant avec respect, pour les amener à penser par eux-même la qualité ou justesse éthique de leurs rapports aux autres, comme l'ont été tous les grands philosophes, ou est-il un gourou qui annonce un dieu et/ou un Führer transcendant nous révélant une prétendue authenticité qui nous dispense de penser aux autres qui ne s'y reconnaissent pas?

Merci à Yves Michaud de nous avoir mis sur cette piste.

Rédigé par: [Sylvain Reboul](#) | le 07/12/2008 à 12:11

Il me semble que Kierkegaard dit déjà que la meilleure - et d'ailleurs la seule - chose qu'un sujet puisse jamais faire pour un autre sujet dans l'existence, c'est de parvenir à l'inquiéter quant au contenu problématiquement désespérant de cette existence.

Evidemment, la moindre des choses, lorsqu'on adopte ce genre de maxime éthique, c'est de commencer par s'inquiéter soi-même et d'aller explorer le désespoir existentiel pour savoir ce qu'il en est avant de l'infliger aux autres.

S'il est certain que Kierkegaard s'inquiéta lui-même avant d'inquiéter les autres, il n'est en revanche pas du tout sûr que Heidegger,

imbibé de Kierkegaard davantage pour des raisons esthétiques et romantico-pathétiques que pour des raisons éthiques, ait poussé l'inquiétante et radicalement solitaire "sollicitude authentique" jusqu'à se l'appliquer à lui-même avant de l'exiger d'autrui.

Ne disons rien des épigones de Heidegger, sinon que leur propension à inquiéter autrui sans s'être inquiétés d'abord eux-mêmes pourrait bien paraître, avec la présente affaire Lorne, avérée.

Ce triste suicide serait peut-être alors aussi une preuve que là où croît le péril ne croît pas nécessairement ce qui sauve... Et que placer autrui devant le désespoir n'a rien d'une héroïque offrande qu'on lui fait, portant en soi puissance de rédemption et salvation poétiques. Placer autrui devant le désespoir, tout simplement... tue.

Merci, M. Michaud, d'avoir rappelé l'existence du personalisme français. Ce rappel a pour nos contemporains valeur de quasi découverte.

Rédigé par: pamyr | [le 21/11/2008 à 19:02](#)

Par pitié, M. Michaud, il auraient "dû", avec un accent circonflexe, c'est une règle d'orthographe élémentaire...

Rédigé par: orthographe | [le 21/11/2008 à 11:54](#)

juste une question sur la procédure : la commission qui a pris la décision de ne pas titulariser Mme Lorne avait-elle deux membres en tout, ou deux membres statutaires et des suppléants ?

Rédigé par: Pyrrhon | [le 20/11/2008 à 21:14](#)

1) Cette explication "heideggerienne" a été peu ou prou faite sur un autre site, elle ne cesse de m'étonner. D'abord par son simplisme, il en va des heideggeriens comme des lecteurs de Céline, on ne peut pas en déduire automatiquement leur orientation politique ou éthique. 2) La critique de tel ou tel enseignant de philo a bon dos (même si les responsabilités personnelles sont réelles) lorsque l'on connaît la violence du milieu et le peu d'éthique qui y règne. Il n'y aurait pas eu besoin d'un heideggerien pour que la même chose se passe à Paris 1 (dt certains membres font preuve d'une sollicitude un peu suspecte à mon goût: 'ouf pour une fois, c'est pas chez nous!! pff). Si cela n'enlève rien aux responsabilités de chacun, le problème me semble plus propre à un type de milieu universitaire, qu'à une orientation politique ou philosophique. N'en déplaise à certains, peu d'EC s'entretuent pour défendre leur école de penser, beaucoup plus nombreux sont ceux qui le feraient pour être les premiers à décrocher la queue du Mickey.

Rédigé par: ph | [le 20/11/2008 à 17:53](#)

Hum ! Là, cher Yves Michaud, je ne vous suis plus tout à fait... Non pas sur ce que vous dites de M. le Président du Département de Philosophie de l'Université de Bretagne Occidentale, mais sur la référence à Heidegger. Le problème de la sollicitude dans Être et temps n'a aucun rapport avec ce dont il est question... parce que comme vous le notez vous-mêmes, il s'agit d'une mauvaise traduction.

Par contre, Heidegger serait intéressant ici pour la question de la technique et de ses « fonctionnaires ». Et là, on peut légitimement reprocher à M. le Président du Département de Philosophie de l'Université de Bretagne Occidentale de prétendre penser le péril technique, et se comporter par ailleurs benoîtement en fonctionnaire du Dispositif universitaire anonyme et impersonnel... Et c'est bien ce que l'Université est devenue. Entre autres institutions, plus tardivement que d'autres institutions, mais elle l'est devenue.

Rédigé par: Larvatus Prodeo | [le 20/11/2008 à 17:23](#)